

## Gérard Deledalle Peirce ou Saussure

Les recherches contemporaines sur les signes procèdent de deux sources qu'il est nécessaire de bien distinguer avant de se risquer à théorétiser sur les signes. *Charles S. Peirce* (1839–1914) est à l'origine du courant sémiotique, *Ferdinand de Saussure* (1857–1913) à l'origine du courant sémiologique.

Quelques remarques préliminaires d'abord. Nous ne connaissons la théorie saussurienne des signes que par le *Cours de linguistique générale*<sup>1</sup> qui est une reconstruction posthume à partir de notes de cours prises par des étudiants. Bien que la publication des écrits de *Peirce* sur le signe soit également en partie posthume et que l'on ignore ce que *Peirce* en eût retenu et rejeté, tous les textes des *Collected Papers*<sup>2</sup> sont de *Peirce*.

Pionnier dans de nombreux domaines, *Peirce* ne cessa, sa vie durant, d'élaborer sa théorie des signes, même quand il semblait porter son attention sur d'autres sujets. Il en donne une première version en 1867 et 1868, en développe l'aspect «pragmatique» en 1877 et 1878, lui fournit une assise logique entre 1880 et 1885 et la reprend sur cette nouvelle base à partir de 1894 et jusqu'à la fin de sa vie. *Saussure* n'aborde le sujet que dans son deuxième cours de linguistique générale en 1908–1909, bien qu'il en ait eu l'idée plus tôt, semble-t-il, avant 1901, en tout cas, si l'on en croit *Adrien Naville*<sup>3</sup>. L'antériorité de la sémiotique de *Peirce* sur la sémiologie de *Saussure* est indiscutable.

*Saussure* est essentiellement un linguiste plus porté à étudier les langues qu'à élaborer des théories sur la langue. Aussi sa linguistique repose-t-elle sur l'analyse des langues et la sémiologie ne vient-elle qu'ensuite comme théorie générale des signes linguistiques. Encore ne l'accapare-t-elle pas, puisqu'il recherche dans le même temps (1909–1911) la clef du vers saturnien et qu'il consacre à cette tâche beaucoup plus de temps qu'à la préparation de ses cours de linguistique générale. A sa mort, on ne trouva dans ses papiers rien ou presque rien se rapportant à la linguistique et à la sémiologie, mais cent cinquante cahiers de notes sur le vers saturnien<sup>4</sup>.

Le premier problème — et c'est à lui que nous limiterons les remarques qui vont suivre — que rencontre le lecteur de *Peirce* ou de *Saussure* est celui du contexte dans lequel prirent naissance et se développèrent la sémiotique peircienne et la sémiologie saussurienne. *Georges Mounin* dit de *Saussure* qu'il était «homme de son époque»<sup>5</sup>. Ce qui veut dire que la théorie saussurienne s'inscrit dans le contexte de la psychologie associationniste toujours vivante et de la sociologie durkheimienne naissante au tournant du siècle. Or, comme le fait remarquer *Mounin*, poser que «le signe linguistique unit non une chose et un nom, mais un concept et une image acoustique» (*Saussure, Cours*, p. 98), c'est faire reposer des faits de langage sur des faits de pensée «tenus pour acquis» et sur lesquels le linguiste «sait probablement beaucoup moins de choses que sur le langage»<sup>6</sup>. Le fait linguistique n'en est pas

moins pour *Saussure* «une entité psychologique» (p. 99). A la sociologie durkheimienne *Saussure* emprunte, d'autre part, l'idée que «le langage est un fait social» (p. 21), sans bien voir peut-être ce qu'il y a de contradictoire à soutenir que la langue est constituée par «les associations ratifiées par le consentement collectif» (p. 32), car ces associations qui passent inévitablement par l'individu lui sont, nous dit-on, extérieures (p. 31). *Saussure* s'en tire certes en distinguant la langue de la parole, c'est-à-dire, comme il le dit lui-même, «ce qui est social de ce qui est individuel» (p. 30). Mais n'est-ce pas escamoter le problème au risque de compliquer le système sans échapper à la contradiction de l'impossible union du psychologisme et du sociologisme?

*Peirce*, qui est contemporain de *Ferdinand de Saussure*, est en avance sur son époque. Il dénonce le psychologisme — ce qui lui permet, comme nous le verrons, d'adopter une position sociologique cohérente. L'antipsychologisme de *Peirce* est constant. On le trouve aussi bien dans ses articles de 1868 que dans les lettres qu'il écrivait à *Lady Welby* à la fin de sa vie<sup>7</sup>. «Expliquer la proposition, écrit-il en 1902, c'est expliquer ce qui est intelligible en soi en fonction d'un acte psychique qui est le plus obscur des phénomènes, le plus obscur des faits» (2.309 en note). Il a dans un de ses articles de 1868 ce mot auquel répond comme en écho une des thèses les plus audacieuses de *Michel Foucault*: «Exactement comme nous disons qu'un corps est en mouvement et non qu'un mouvement est dans un corps, nous devrions dire que nous sommes en pensée et non que les pensées sont en nous» (5.290). «Je m'abstiens, écrit-il à *Lady Welby* en 1904, de faire appel à la psychologie qui n'a rien à voir avec l'idéoscopie»<sup>8</sup>. L'idéoscopie à laquelle *Peirce* donne parfois le nom de phénoménologie, mais le plus souvent celui de phanéroscopie, est le contexte propre de la sémiotique peircienne. L'«idée» dont il s'agit, ou «phénomène» ou «phaneron», nous prévient-il, n'est pas celle des philosophes anglais qui donnèrent à ce mot «une connotation psychologique que je prends grand soin d'exclure» (1.285). Elle est «tout ce qui est, de quelque manière ou en quelque sens que ce soit, présent à l'esprit, qu'il corresponde à quelque chose de réel ou non» (1.284). La phanéroscopie, dit-il encore, «s'abstient religieusement de toute spéculation concernant les relations que pourraient entretenir ses catégories avec les faits physiologiques, cérébraux ou autres» (1.287). Cela ne veut pas dire que ces catégories ne puissent pas avoir une origine psychique. Elles ont une origine psychique (1.374), mais leur origine n'affecte pas plus leur nature logique que l'origine psychique des nombres (c'est-à-dire le fait qu'ils sont conçus et pensés par un «esprit») n'affecte leur nature mathématique. Il y a des logiciens qui font reposer la logique sur les résultats de la psychologie: ils confondent «les vérités *psychiques* avec les vérités *psychologiques*» (5.485).

Il ne serait pas de bonne guerre, en conséquence, de faire grief à *Peirce* de soutenir une théorie behavioriste qui, de toute manière, la défondît-il, n'est pas ce sur quoi il fonde sa théorie des signes. *Peirce* est-il cependant behavioriste? Le behaviorisme historique est postérieur aux textes «behavioristes» de *Peirce* dont certains parurent en français dans la *Revue philosophique* en 1878 et 1879. *Watson* n'était pas né quand *Peirce* les écrivait. Ce point établi, il est exact que le principe du pragmatisme joue un rôle dans la sémiotique de *Peirce*, puisqu'il fut proposé pour répondre à la question que l'analyse cartésienne laissait en suspens en faisant de la clarté et de la distinction de l'idée le test de sa signification. Qu'est-ce qu'une idée claire?, se demande *Peirce*; et il répond: «Considérer quels sont les effets pratiques que nous pen-

sons pouvoir être produits par l'objet de notre conception. La conception de tous ces effets est la conception complète de l'objet» (5.402)<sup>9</sup>. Si deux idées ont les mêmes effets ou exercent une action identique ou ont les mêmes conséquences, elles n'en forment en réalité qu'une seule; si une même idée a des effets ou des conséquences différentes; elle comporte en fait deux ou plusieurs idées suivant les cas. A l'intuition cartésienne, *Peirce* substitue l'expérimentation scientifique dans tous les sens du mot «expérimentation», aussi bien celui de l'expérimentation de laboratoire que celui de l'expérimentation «mentale» de la physique mathématique, qui est d'ailleurs, elle aussi, la mise à l'épreuve d'une hypothèse ou idée. Abandonner la méthode intuitive pour la méthode expérimentale, c'est refuser la psychologie introspective des états de conscience pour l'action, non pour une autre psychologie, fût-elle behavioriste. Qu'est-ce qu'un signe?, demande *Peirce*. Un signe est d'abord ce qu'il fait et ce qu'il fait est sa signification, autrement dit, la règle de l'action<sup>10</sup>.

L'antipsychologisme de *Peirce* est la raison indirecte de son sociologisme, qui est lié à la sémiotique comme son pragmatisme l'est à la critique de *Descartes*. C'est parce qu'elle n'est pas psychologique et refuse le sujet du discours que la théorie de *Peirce* est sociale. Expliquons nous. *Peirce* a constamment défendu la nature sociale du signe. Non en opposant, comme *Saussure* le fait, la langue à la parole, mais en éliminant purement et simplement le sujet du discours. C'est bien «je» qui parle, mais ce qu'il dit n'est pas et ne peut pas être «subjectif»: le «je» est le lieu des signes et singulièrement le lieu des interprétants, un lieu qui n'est pas isolé, tout au contraire un lieu en situation, — et toute situation est sociale.

A l'inverse de celle de *Saussure*, la théorie des signes de *Peirce* est plurielle et engagée (avec ou sans signification politique selon que son lieu d'application est ou n'est pas politique). Cette conception plurielle et engagée du signe tient à la nature même du signe dans la sémiotique peircienne.

Le signe est une relation triadique. La triadicité peircienne du signe a une double origine, mathématique et kantienne. Mathématique: «Il est impossible de former un trois authentique sans introduire quelque chose d'une nature différente de l'unité et de la paire». Ainsi «le fait que A offre à B un cadeau C est une relation triple et en tant que telle il n'est pas possible de la ramener à une combinaison de relations doubles. En fait, l'idée même d'une combinaison implique celle de tiercéité, car une combinaison est quelque chose qui est ce qu'il est par les parties qu'il met en relation. Mais nous pouvons écarter cette considération et ne pas pouvoir établir pour autant le fait que A offre C à B par agrégation de relations doubles entre A et B, B et C et C et A. A peut faire de B un homme riche, B peut recevoir C et A peut se séparer de C sans que A n'ait nécessairement à donner C à B. Il faudrait pour cela que ces trois relations doubles non seulement coexistent, mais soient fondues en un seul fait. Nous voyons donc qu'on ne peut pas analyser une triade en dyades» (1.363). Kantienne: l'intention déclarée de *Peirce* en 1867, quand il propose une nouvelle liste de catégories, est de «réduire le divers des impressions sensorielles à l'unité» — ce qui ne peut se faire que par le moyen des catégories (1.545). Mais la synthèse ne pouvait pas, pour *Peirce*, se faire, comme elle se faisait pour *Kant*, dans l'intuition, pour la raison que *Peirce* avait fait justice de l'intuition et de tout le psychologisme comme il apparaîtra dans les articles anticartésiens de 1868. Pour *Peirce*, «l'unité à laquelle l'entendement réduit les impressions est l'unité de la proposition» (1.548). Or la logique des relations permet de distinguer dans la proposi-

tion: une fonction propositionnelle, première, autrement dit, une relation sans que soient indiqués les objets ou termes en relation (— aime —), une proposition simple, seconde, qui indique qu'une relation existe pour des objets ou termes que *Peirce* appelle indices (Ezéchiel aime Houлда, soit  $R_{ij}$ ) et une proposition complexe, troisième, qui met en relation (conjonctive, disjonctive, implicative ou autre) des propositions. D'où les trois catégories logico-phanérocopiques: la priméité, catégorie de la qualité qui a la généralité du possible, la secondéité, catégorie de l'existence, de l'action jouée dans sa singularité unique ici et maintenant, la tiercéité, catégorie de la pensée médiatrice, de la généralité instrumentale. Le signe est premier quand il renvoie à lui-même, second quand il renvoie *hic et nunc* à son objet, troisième quand il renvoie à son interprétant. (Et le signe pris en lui-même, son objet et son interprétant sont eux-mêmes des signes et entretiennent à ce titre la même relation triadique avec eux-mêmes leur objet et leur interprétant.) La dénomination de l'interprétant vient de ce que ce signe joue le rôle d'un interprète. Ainsi, si nous cherchons le mot «homme» dans un dictionnaire français-anglais, nous verrons en face du mot «homme» le mot «man» qui représente *homme* comme représentant la même créature bipède que *man* lui-même représente» (1.553). *Peirce* ajoutait qu'il était requis, et que partant la troisième était requis, uniquement parce que nous recevions une multitude d'impressions. Si nous n'avions qu'une seule impression, «la conception de référence à un interprétant» ne serait pas nécessaire, puisqu'il n'y aurait pas de multiplicité à réduire à l'unité (1.554).

Que la théorie saussurienne soit dyadique est un fait. Toutes les analyses de *Saussure* sont dichotomiques: signifiant/signifié, langue/parole, synchronie/diachronie, etc. Faut-il y voir la marque du «tempérament dichotomique» de *Saussure*, comme le suggère *Marcel Cohen*? Il faudrait parler dans ce cas du tempérament trichotomique de *Peirce*. Il n'en reste pas moins, comme le fait remarquer *Marcel Cohen*, que ce dichotomisme n'est «nullement nécessaire à l'étude de la linguistique»<sup>11</sup>. C'est en fait parce que la sémiologie saussurienne est associationniste qu'elle est dualiste — comme toute la philosophie occidentale depuis *Platon*, y compris le cartésianisme que l'associationnisme prolonge. Alors que, pour *Peirce*, la sémiotique est un autre nom de la logique: «la doctrine quasi-nécessaire ou formelle des signes» (2.227), pour *Saussure*, la sémiologie fait «partie de la psychologie sociale et par conséquent de la psychologie générale» (*Cours*, p. 33). Disons cependant, pour éviter tout malentendu, que ce qui est en question ici est la place que la théorie des signes occupe parmi les autres «sciences». Quand nous disions que la théorie des catégories explique la théorie peircienne des signes, il s'agissait de toute autre chose, du système ou contexte explicatif de référence. Bien que *Saussure* fasse de la psychologie le lieu et le point de référence de la sémiologie, il n'en faut que distinguer avec plus de soin la sémiologie comme science psychologique de la philosophie psychologique des associationnistes qui lui sert à exprimer sa théorie des signes. Que cette philosophie soit implicite ne change rien à l'affaire, sauf peut-être que *Saussure*, se rendant compte de la nécessité d'un moyen d'expression autre que sémiologique pour dire les signes, se vit contraint de faire de la linguistique qui en fait partie («la langue est un fait sémiologique», p. 112) «le patron générale de la sémiologie» (p. 101). Il faut dire, à la décharge de *Saussure*, qu'il a pleinement conscience, d'une part, qu'une analyse psycho-sociale du signe conduit «à négliger les caractères qui n'appartiennent qu'aux systèmes sémiologiques en général et à la langue en particulier» (p. 34) et, d'autre part, que «le problème linguistique est avant tout sémiologique» (*ibid.*). «Il est probable, dit

*Mounin*, que si *Saussure* avait vécu, sa théorie du signe eût été le point de départ et d'organisation de toute sa doctrine<sup>12</sup>. C'est alors, croyons-nous, que se serait posée, sans esquive possible, la question de son fondement logique. Eût-il renoncé à la logique dyadique? Eût-il introduit dans la théorie des signes, comme le fait *Barthes* aujourd'hui, une troisième dimension? («Dans la signification telle qu'une la conçoit depuis les Stoiciens, écrit *Barthes*, il y a trois choses: le signifiant, le signifié et le référent<sup>13</sup>). Nous ne nous aventurerons pas à le dire. Ce qui est certain est qu'une théorie triadique du signe est porteuse d'une sémiotique plurielle et engagée que ne désavouerait pas *Roland Barthes* et dont *Peirce* fournit les éléments du modèle que *Julia Kristeva* semble appeler de ses vœux<sup>14</sup>.

Un même signe appartient à des catégories, à des types de signe et à des classes de signe différents selon qu'il est pris par rapport à lui-même comme premier, par rapport à son objet comme second, par rapport à son interprétant comme troisième. Par rapport à lui-même, il est ce qu'il est indépendamment de son objet et de son interprétant. Mais comme premier il sera une possibilité de signe, un qualisigne; comme second, un signe réel (marque, empreinte déterminée): un sinsigne; comme troisième, un signe codifié ou mieux un signe archétype: un légisigne. Par rapport à son objet, il peut soit lui ressembler, l'indiquer ou en tenir lieu. Il est alors respectivement icône, indice et/ou symbole. Par rapport à son interprétant, il peut être simplement conçu ou représenté (rhème), dit (dicisigne) ou bien interprété par inférence dans tous les sens du mot «inférer» (argument). Ainsi, pour prendre un exemple de *Peirce*, la trace de pas laissée par Vendredi est par rapport à elle-même un qualisigne, le signe d'une qualité (ce qu'elle est indépendamment même du fait d'être imprimée dans le sable), un sinsigne en tant qu'elle est cette trace unique qui est là à cet endroit précis dans l'île de Robinson, mais elle ne peut pas être un légisigne, car un légisigne est signe de loi et possède une généralité que n'a pas l'empreinte du pas de Vendredi. Elle pourrait être un légisigne dans un autre contexte, si comme les empreintes digitales, elle servait à distinguer Vendredi des autres habitants de l'île, dans le cas où il y en aurait. Par rapport à son objet, le pas de Vendredi est une icône parfaite, quoique inversée, comme l'est l'image de toute personne se regardant dans un miroir. Mais il est *en même temps* l'indice d'une présence dans l'île et non de n'importe quelle présence — de la présence d'un être humain dont la forme du pied est le «symbole» pour l'interprétant qui infère de la représentation de cette forme et de ce qu'elle indique qu'il y a un homme quelque part dans l'île.

D'où le fait que la sémiotique peircienne est à la fois une sémiotique de la représentation, de la communication et de la signification. Le signe a en tant que tel une existence propre, une existence de non-signe, pourrait-on dire, de même qu'un ambassadeur, bien que représentant son pays, est ce qu'il est par rapport à lui-même, avec son histoire propre qui le distingue de son prédécesseur et du rôle qu'il joue au moment où, par exemple, il présente ses lettres de créance. Les mots «rôle» et «au moment où» situent exactement les deux autres niveaux du signe — d'un même signe. Le «rôle» renvoie à la signification qui est une règle d'interprétation dans un système de signes interprétants. La présentation des lettres de créance est un jeu qui a ses règles et la signification des gestes est générale: elle vaut pour tout ambassadeur et toute présentation de lettres de créance. Les mots «au moment où» indiquent que le jeu est en train de se jouer: la communication que constitue la présentation des lettres de créance est en train de se produire.

La communication est donc un acte individuel concret, un événement de et dans l'histoire. La signification est une règle d'action: elle définit le sens de tout acte du même type dans un système de signes donné. (Bien entendu, la représentation, la communication et la signification peuvent être prises respectivement comme premières, secondes et troisièmes.) Ce système ne comprend que des symboles, mais ces derniers ne renvoient pas seulement à des symboles; ils renvoient également à des signes (représentatifs) qui peuvent être des indices (existentiels) d'objets. D'objets, dans tous les sens de ce terme: possible, existentiel ou général. La prise de la Bastille est un symbole dans le système des significations de l'histoire de France. Elle renvoie à une certaine idée de la liberté, négation ou refus de l'arbitraire. Mais les documents qui sont parvenus jusqu'à nous (à défaut du château détruit) que l'imagerie ou notre imagination représente sont les indices d'un état de la France que l'histoire décrit et que les systèmes de symboles interprètent. Qu'on ne se méprenne pas cependant, l'engagement de l'action ne se limite pas à une action donnée, car il n'y a pas d'action sans règle d'action qui en livre et en constitue en même temps le sens. L'engagement est au carrefour toujours social des trois voies du signe.

Faut-il choisir entre *Peirce* et *Saussure*? Peut-être la question est-elle autre. Construit-on un modèle à partir de l'expérience? Ou bien analyse-t-on l'expérience à la lumière d'un modèle dont les principes ou axiomes ne doivent rien au hasard des rencontres, mais tout à la cohérence de la décision? Autrement dit, *comment* choisir? Etant donné qu'un modèle est autonome et n'admet aucune ingérence extérieure, il serait vain de tenter de dire (et de juger) la sémiotique de *Peirce* en termes saussuriens et la sémiologie de *Saussure* en termes peirciens. Le test de leur validité respective réside donc en dernière analyse dans la cohérence du modèle que l'on peut en dégager et dans la fécondité des analyses que ce modèle permet. On ne peut choisir qu'en s'engageant.

## Notes:

1. Saussure, *Cours de linguistique générale*, Paris et Lausanne, Payot, 1916. Nous utilisons l'édition de 1968.
2. Peirce, *Collected Papers*, en huit volumes, Cambridge, Mass. Harvard University Press, 1931—1935, 1958. Nos références renvoient au volume (premier chiffre) et au paragraphe dans le volume (deuxième groupe de chiffres).
3. Naville, *Nouvelle classification des sciences*, Genève, 1901.
4. Cf. sur ce sujet: Robert Godel, *Les sources manuscrites du cours de linguistique générale de Ferdinand de Saussure*, Genève, Droz et Paris, Minard, 1957; et les travaux de Jean Starobinski sur les Anagrammes de Saussure, *Mercur de France*, 1964 et in *To Honor Roman Jakobson*, La Haye, Mouton, 1967.
5. Mounin, *Saussure*, Paris, Seghers, 1968, p. 21.
6. *Ibid.*, p. 25.
7. *Charles S. Peirce's Letters to Lady Welby*, Irwin Lieb, ed., New Haven, Connecticut, Whitlock's Inc., 1953.
8. *Charles S. Peirce's Letters to Lady Welby*, *op. cit.*, p. 7.
9. *Revue philosophique*, janvier 1879, p. 48.
10. Cf. Justus Buchler, *Charles Peirce's Empiricism*, London, Kegan Paul, 1939, pp. 114—115.
11. Marcel Cohen, Linguistique et idéalisme, in *Recherches internationales à la lumière du marxisme*, 1958, cité par Mounin, *op. cit.*, p. 38.

12. Mounin, *op. cit.*, p. 50.

13. Barthes *par lui-même*, Paris, Ed. du Seuil, 1975, p. 169.

14. Tel Quel, *Théorie d'Ensemble*, Paris, Ed. du Seuil, 1968, p. 81.

## Zusammenfassung

Die *Peircesche* Zeichentheorie nennt man Semiotik, die *Saussuresche* Semiologie. Wir werden nicht untersuchen, ob man die eine oder andere wählen soll: wir wollen die Unterschiede zwischen beiden aufzeigen. Die *Saussuresche* Semiologie hat einen linguistischen Ursprung, ihre Analysen sind psycho-soziologisch und sie ist dualistisch. Die *Peircesche* Semiotik ist mit der Relationenlogik verbunden, sie ist triadisch und hängt mit der Theorie der Kategorien (genannt Phaneroskopie) zusammen. Sie ist pragmatizistisch und daher pluralistisch, relativistisch und praktisch.

## Summary

Semiotic is *Peirce's* theory of signs, semiology is *Saussure's*. We will not deal with the question whether one must choose one or the other: we will stress the differences between the two. *Saussure's* is part of a course on general linguistics with a phenomenological and sociological (*Durkheim's* type) trend and is dualistic throughout. *Peirce's* relies on the logic of relations (it is triadic) and a theory of categories called phaneroscopy, with a pragmaticist trend; it is therefore pluralistic, relativistic and practical.

# SEMIOSIS 1

Zeitschrift für Semiotik und  
ihre Anwendungen, Heft 1, 1976

## Inhalt

<i>Herausgeber:</i> Zur Aufgabe dieser Zeitschrift	5
<i>Gérard Deledalle:</i> Peirce ou Saussure	7
<i>Klaus Oehler:</i> Zur Logik einer Universalpragmatik	14
<i>Max Bense:</i> Das System der Theoretischen Semiotik	24
<i>Mihai Nadin:</i> The Repertory of Signs	29
<i>Elisabeth Walther:</i> Erste Überlegungen von C.S. Peirce zur Semiotik 1860–1866	35
<i>Gerald R. Blomeyer, Rita M. Helmholtz:</i> Semiotic in Architecture	42
<i>Douglas Greenlee, "Peirce's Concept of Sign", 1973 (Max Bense &amp; Elisabeth Walther)</i>	52
<i>Umberto Eco, "Trattato di semiotica generale", 1975 (Elisabeth Walther)</i>	54
Semiotisches Colloquium in Perpignan, Mai 1975 ( <i>Gudrun Scholz</i> )	55
Japanische Semiotiker Vereinigung ADDRESS ( <i>Manfred Speidel</i> )	55
Gründung der Semiotic Society of America	56
Research Center for Language and Semiotic Studies an der Indiana University in Bloomington	56
Semiotisches Colloquium Berlin, Oktober 1975 ( <i>Ildikó Görhely</i> )	56
Europäisches Colloquium über Semiotik und Pragmatismus in Stuttgart	57
Semiotik-Vokabular ( <i>G. Deledalle u.a.</i> )	58